



Session 2015

**EXAMEN ÉCRIT
DE L'OPTION COMPLÉMENTAIRE HISTOIRE**

Durée : 3 heures

Matériel autorisé : dictionnaire *Le Petit Robert 1***GRANDEUR ET DÉCLIN
DE L'EMPIRE OTTOMAN****Consignes**

Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, comte Volney, dit Volney (1757-1820), fut un philosophe et orientaliste français qui partit, à la fin de l'année 1782, dans l'Empire ottoman (Égypte et Syrie) où il resta près de quatre ans. Lorsqu'il revint, il publia sa relation de voyage sous le titre *Voyage en Égypte et en Syrie*, ouvrage qui eut un immense succès. L'expérience qu'il emmagasina pendant ces années au Proche-Orient et ses connaissances l'amènèrent à publier *Considérations sur la guerre des Turcs avec les Russes*, publié à Londres en 1788. Tous les extraits du DOCUMENT 1 sont tirés de cet ouvrage.

Volney, quoiqu'il ne fût pas historien, quoiqu'il manquât de recul en regard des événements qui se déroulaient devant lui, et quoique son analyse demeurât très intuitive, n'en fut pas moins un observateur attentif de son temps, dont il perçut empiriquement les dynamiques nouvelles et les mutations profondes qu'il allait engendrer. *Quelles furent ces dynamiques, ces mutations et pourquoi, selon Volney, le déclin de la Sublime Porte qui s'amorçait à ce moment-là était-il inéluctable ?* La réponse suppose à la fois une analyse du texte – DOCUMENT 1 – et un travail de synthèse qui, en s'appuyant sur le cours théorique et les DOCUMENTS 2 et 3, permette de contextualiser lesdites dynamiques et mutations dans la période plus vaste allant du XVe au début du XXe siècle.

Document 1 : extraits de *Considérations sur la guerre des Turcs avec les Russes* (Volney, 1788)

Document 2 : carte des pertes territoriales ottomanes à la suite de la sixième guerre russo-turque (1768-1774)

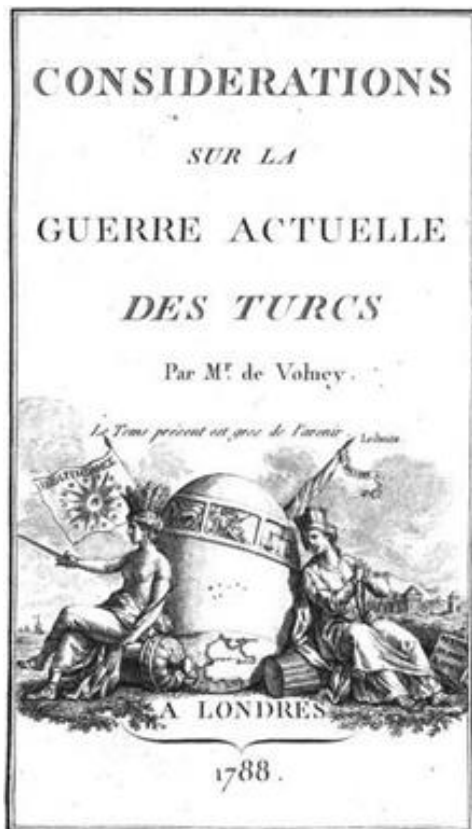
Document 3 : carte du démembrement de l'Empire ottoman

Nous vous demandons :

- de rendre un travail rédigé à l'encre, sur feuilles lignées ;
- de faire une marge de 3cm à gauche et de 2cm à droite de chaque page ;
- de rendre également vos brouillons.



DOCUMENT 1



Parmi les événements qui depuis quelques années semblent se multiplier pour changer le système politique de l'Europe, il n'en est sans doute aucun qui présente des conséquences aussi étendues que la guerre qui vient d'éclater entre les Turcs et les Russes¹. Soit que l'on considère les dispositions qu'y portent les deux Puissances, soit que l'on examine les intérêts qui les divisent, tout annonce une querelle opiniâtre, sanglante et repousse d'abord comme chimérique cet espoir de paix dont on veut encore se flatter : comment en effet concilier des prétentions diamétralement opposées, et cependant absolues ? D'une part, le Sultan exige l'entière révocation de toutes les cessions qu'il a faites depuis la paix de *Kaïnardji*² (en 1774) : d'autre part, l'Impératrice³ ne peut abandonner gratuitement les fruits de treize ans de travaux, de négociations, de dépenses : des deux côtés, une égale nécessité commande une égale résistance. Si la Russie rend la *Crimée*, elle ramène sur ses frontières les dévastations des Tartares, elle renonce aux avantages d'un commerce dont elle a fait tous les frais : si les Turcs la lui concèdent, ils privent Constantinople d'un de ses magasins, ils introduisent leur ennemi au sein de leur Empire, ils l'établissent aux

portes de leur Capitale : joignez à ces motifs d'intérêt les dispositions morales ; dans le Divan Ottoman⁴, le chagrin de déchoir d'une ancienne grandeur, l'alarme d'un danger qui croît chaque jour, la nécessité de le prévenir par un grand effort, celle même d'obéir à l'impulsion violente du peuple et de l'armée ; dans le Cabinet de Petersburg, le sentiment d'une supériorité décidée, le point d'honneur de ne point rétrograder, l'espoir ou plutôt l'assurance d'augmenter ses avantages ; dans les deux Nations, une haine sacrée qui, aux Ottomans, montre les Russes comme des insurgés impies, et aux Russes, peint les Ottomans comme les ennemis invétérés de leur Religion, et les usurpateurs d'un Trône et d'un Empire de leur Secte. Avec un état de choses si violent, la guerre est une crise inévitable : disons-le hardiment, lors même que par un retour improbable, l'on calmerait l'incendie présent, la première occasion la fera renaître ; la force seule décidera une si grande querelle : or, dans ce conflit des deux Puissances,

¹ L'auteur fait ici allusion à la septième guerre russo-turque, qui se déroula de 1787 à 1792 et opposa l'Empire russe et l'Autriche à l'Empire ottoman, ce dernier inquiet de l'expansion russe vers le sud.

² Ce traité de paix, conclu entre la Russie et l'Empire ottoman le 21 juillet 1774, et signé à Kaïnardja, dans le nord-est de la Bulgarie, met fin à la guerre russo-turque de 1768-1774. Il fut l'un des traités les plus défavorables signés par les Ottomans qui perdirent le Khanat de Crimée (cf. DOCUMENT 2) - qui ne tarde pas à passer sous contrôle russe -, le sultan ne conservant qu'une ascendance religieuse sur les populations musulmanes (en majorité tatares). Les navires marchands battant pavillon russe obtinrent en outre la libre circulation à travers les détroits des Dardanelles et du Bosphore et dans tous les ports ottomans du Levant. Parallèlement, l'Empire ottoman vit sa puissance et son influence s'amenuiser (perte de places fortes, perte d'influence sur les populations moldaves et valaques et sur tous les orthodoxes de l'Empire ottoman...).

³ Catherine II (1729-1796), dite la « Grande Catherine », fut impératrice et autocrate de toutes les Russies de 1762 à sa mort.

⁴ L'expression « Divan ottoman » est ici synonyme de « Gouvernement », d'« Empire ottoman ».



quelle sera l'issue de leur choc ? Où s'arrêtera, où s'étendra la secousse qu'en recevra l'un des deux Empires ? Voilà le sujet de méditation qui s'offre aux spéculateurs politiques ; c'est celui dont je me propose d'entretenir le lecteur [...]

Il n'y a pas plus d'un siècle que le nom des Turcs en imposait encore à l'Europe, et des faits éclatants justifiaient la terreur qu'il inspirait. En moins de 400 ans l'on avait vu ce peuple venir de la Tartarie s'établir sur les bords de la Méditerranée, et là, par un cours continu de guerres et de victoires, dépouiller les successeurs de Constantin, d'abord de leurs Provinces d'Asie ; puis franchissant le Bosphore, les poursuivre dans leurs Provinces d'Europe, les menacer jusque dans leur Capitale, les resserrer chaque jour par de nouvelles conquêtes, terminer enfin par emporter Constantinople, et s'asseoir sur le Trône des Césars : de-là, par un effort plus actif et plus ambitieux, on les avait vus reportant leurs armes dans l'Asie, subjuguier les peuplades de l'Anadolij⁵, envahir l'Arménie, repousser le premiers des Sofis⁶ dans la Perse, conquérir en une campagne les pays des anciens Assyriens et Babyloniens, enlever aux Mamlouks la Syrie et l'Egypte, aux Arabes l'Yemen, chasser les Chevaliers de Rhodes, les Vénitiens de Chypre ; puis rappelant toutes leurs forces vers l'Europe, attaquer Charles-Quint et camper sous les murs de Vienne même ; menacer l'Italie, ranger sous leur joug les Maures d'Afrique, et posséder enfin un Empire formé de l'une des plus grandes et des plus belles portions de la Terre.

Tant de succès sans doute avaient droit d'en imposer à l'imagination, et l'on ne doit pas s'étonner qu'ils aient fait sur les Peuples une impression qui subsiste encore. Mais les Turcs de nos jours font-ils ce que furent leurs aïeux ? Leur Empire a-t-il conservé la même vigueur et les mêmes ressorts que du temps des Selim et des Soliman ? Personne, je pense, s'il a suivi leur histoire depuis cent ans, n'osera soutenir cette opinion ; cependant, sans que l'on s'en aperçoive, elle se perpétue : telle est la force des premières impressions, que l'on ne prononce point encore le nom des Turcs, sans y joindre l'idée de leur force première.

[...] l'on doit désormais reconnaître que leur Empire offre tous les symptômes de la décadence : l'origine en remonte aux dernières années du siècle précédent : alors que leurs succès, si longtemps brillants et rapides, furent balancés et flétris par ceux des Sobieski et des Montecuculli⁷, il sembla que la fortune abandonna leurs armes, et que par un cours commun aux choses humaines, leur grandeur ayant atteint son faite, entra dans la période de sa destruction : les victoires du Prince Eugene⁸, en aggravant leurs pertes, rendirent leur déclin plus prompt et plus sensible : il fallut toute l'incapacité des Généraux de Charles VI⁹, dans la guerre de 1737, pour en suspendre le cours ; mais comme l'impulsion était donnée, et qu'elle venait de mobiles intérieurs, elle reparut dans les guerres de Perse, et les avantages de Thamas-Koulikan¹⁰ devinrent un nouveau témoignage de la faiblesse des Turcs : enfin, la guerre des Russes de 1769 à 1774, en a dévoilé toute l'étendue. En voyant dans cette guerre des armées innombrables se dissiper devant de petits corps, des flottes entières réduites en cendres, des Provinces envahies et conquises, l'alarme et l'épouvante jusque dans Constantinople, l'Europe entière a senti que désormais l'Empire Turc n'était plus qu'un vain fantôme, et que ce Colosse dissous dans tous ses liens, n'attendait plus qu'un choc pour tomber en débris.

⁵ L'Anatolie.

⁶ Nom que l'on donnait autrefois en Occident au *Shah* de Perse.

⁷ Ces noms évoquent l'effort de la chrétienté catholique pour contrecarrer l'avancée ottomane en Europe, et plus particulièrement la victoire de la Sainte-Ligue à Vienne, en 1683.

⁸ *Ibidem*.

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ Thamas-Kouli Kan ou Nâdir Châh (1688-1747), empereur de Perse et fondateur de la dynastie des Afsharides, attaqua, à partir de 1743, les possessions orientales de l'Empire.



L'on peut considérer le Traité de 1774 comme l'avant-coureur de ce choc. En vain la Porte¹¹ s'est indignée de l'arrogance des Infidèles ; il a fallu subir le joug de la violence qu'elle a si souvent imposé ; il a fallu qu'elle cédât un terrain considérable entre le Bog et le Dnieper¹², avec des ports dans la Crimée et le Kouban ; il a fallu qu'elle abandonnât les Tartares alliés de son sang et de sa religion, et ce fut déjà les perdre que de les abandonner ; il a fallu qu'elle reçût son ennemi sur la Mer Noire, sur cette Mer d'où ses vaisseaux aperçoivent les Minarets de Constantinople ; et pour comble d'affront, qu'elle consentît à les voir passer aux portes du Sérail, pour aller dans la Méditerranée s'enrichir de ses propres biens, reconnaître ses Provinces pour les mieux attaquer, et acquérir des forces pour la mieux vaincre. Que pouvait-on attendre d'un état de choses où les intérêts étaient si violemment pliés ?

[...]

Par ces faits, il est démontré que l'Empire Turc n'a désormais aucun de ces moyens politiques qui assurent la consistance d'un Etat au-dedans, et sa puissance au-dehors. Ses provinces manquent à la fois de population, de culture, d'arts et de commerce ; et ce qui est plus menaçant pour un Etat despotique, l'on n'y voit ni forteresses, ni Armée, ni art militaire : or, quelle effrayante série de conséquences n'offre pas ce tableau ? Sans population et sans culture, quel moyen de régénérer les finances et les Armées ? Sans Troupes et sans Forteresses, quel moyen de repousser des invasions, de réprimer des révoltes ? Comment élever une puissance navale sans arts et sans commerce ? Comment enfin remédier à tant de maux sans lumières et sans connaissances ? [...]

¹¹ *La Porte*, ou *La Sublime Porte*, nom donné à l'Empire ottoman.

¹² Le Bug et le Dniepr sont deux rivières qui se jettent dans la Mer Noire.

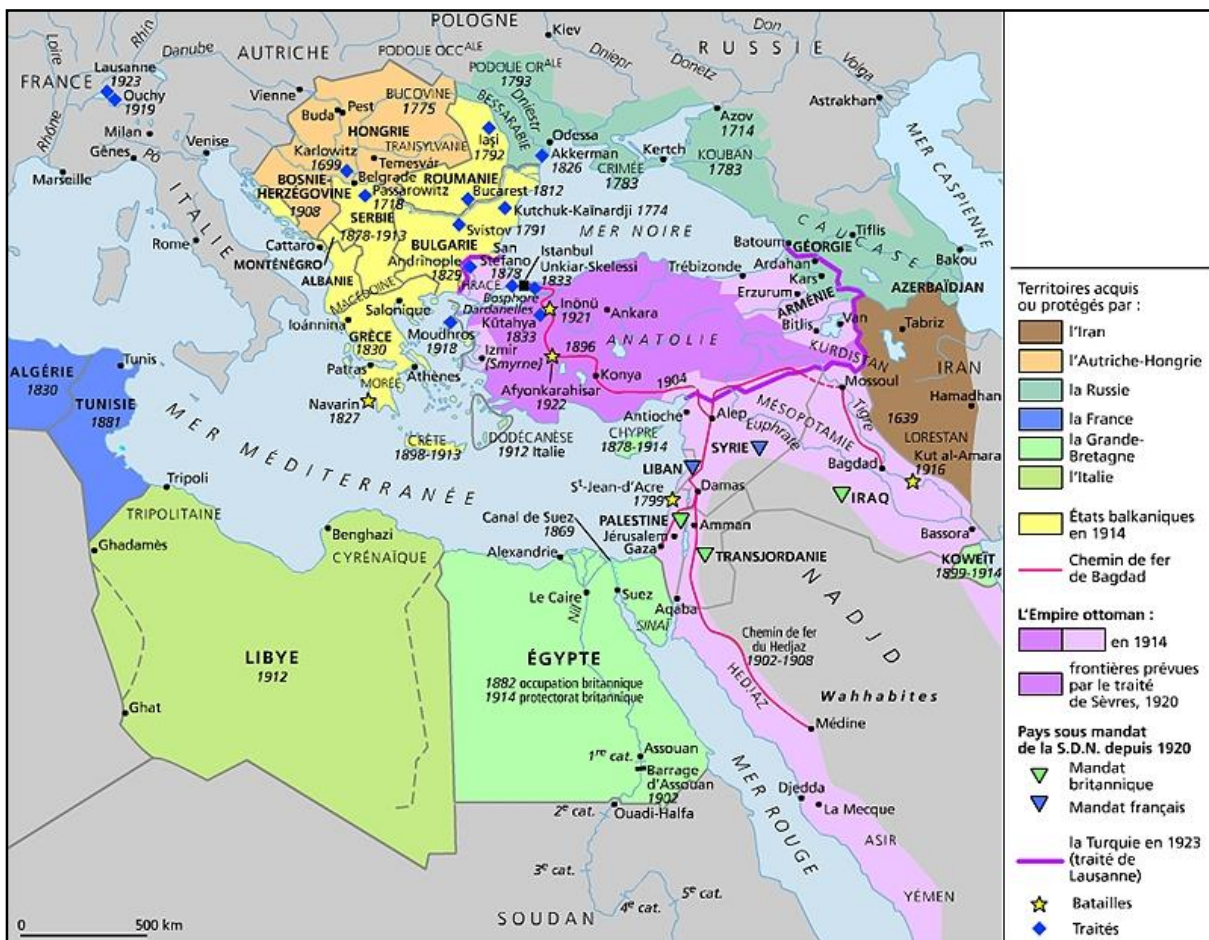


Document 2



Carte des pertes territoriales ottomanes à la suite de la sixième guerre russo-turque (1768-1774). L'empire ottoman céda des territoires à la Russie directement (hachurés en rouge-vert) et indirectement via l'indépendance du Khanat de Crimée (hachuré en jaune-vert) que les Russes annexèrent en 1783.

Document 3



Carte du démembrement de l'Empire ottoman.